



HAL
open science

Rome, une “ cité grecque ” prise par les Hyperboréens

Michel Humm

► **To cite this version:**

Michel Humm. Rome, une “ cité grecque ” prise par les Hyperboréens. *Ktèma : Civilisations de l’Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, 2017, 42, pp.53-72. halshs-01669166

HAL Id: halshs-01669166

<https://shs.hal.science/halshs-01669166>

Submitted on 21 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

KTÉMA

CIVILISATIONS DE L'ORIENT, DE LA GRÈCE ET DE ROME ANTIQUES

Les interprétations de la défaite de 404

Edith FOSTER	Interpretations of Athen's defeat in the Peloponnesian war.....	7
Edmond LÉVY	Thucydide, le premier interprète d'une défaite anormale	9
Tim ROOD	Thucydides, Sicily, and the Defeat of Athens	19
Cinzia BEARZOT	La συμφορά de la cité La défaite d'Athènes (405-404 av. J.-C.) chez les orateurs attiques.....	41
Michel HUMM	Rome, une « cité grecque » prise par les Hyperboréens.....	53
David S. LEVENE	Rome Redeems Athens? Livy, the Peloponnesian War, and the Conquest of Greece.....	73
Estelle OUDOT	Ultime défaite d'Athènes ou sa plus belle victoire ? Stratégies rhétoriques autour de la bataille d'Aigos-Potamoi dans le <i>Panathénaique</i> d'Aelius Aristide.....	85
Hans KOPP	The Defeat of Athens in 404 BC in <i>The Federalist</i>	97
Maciej JUNKIERT	Polish Reflections: The Reception of the Defeat of Athens in the Works of Gottfried Ernst Groddeck and Joachim Lelewel.....	115
Tobias JOHO	The Internal Commotion of Greek Culture: Jacob Burckhardt on the Defeat of Athens in the Peloponnesian War.....	127
Christian WENDT	Spree-Athen nach dem Untergang Eduard Meyer zur Parallelität von Geschichte.....	151
Oliver SCHELSKE	Der Kampf um die Demokratie Thukydidés in Deutschland nach dem Ersten Weltkrieg.....	167
Dominique LENFANT	Défaite militaire et révolution antidémocratique Le parallèle entre l'Athènes de 404 et la France de 1940 dans <i>Les Oligarques</i> de Jules Isaac.....	183
Neville MORLEY	Thucydides and the Historiography of Trauma.....	195

Le *thauma* dans l'historiographie grecque d'époque impériale

Agnès MOLINIER ARBO	Hérodien, Rome et le spectacle du pouvoir παράδοξα et θαύματα dans l' <i>Histoire de l'Empire</i> après la mort de Marc Aurèle	207
Michèle COLTELLONI-TRANNOY	La place du <i>thauma</i> dans l' <i>Histoire romaine</i> de Cassius Dion.....	219
Philippe TORRENS	Le lexique de l'étonnement chez Appien. Quelques remarques.....	233

Varia

Jean DUCAT	Du caractère « mixte » du régime spartiate	251
Michel WORONOFF	L'image de la défaite dans l' <i>Illiade</i>	271

N° 42

STRASBOURG

2017

KTÈMA

CIVILISATIONS DE L'ORIENT, DE LA GRÈCE ET DE ROME ANTIQUES

Revue annuelle

Fondateurs : Edmond FRÉZOULS †
Edmond LÉVY

Comité Directeur: Dominique BEYER, Bruno BLECKMANN, Jean-François BOMMELAER, Frédéric COLIN, Mireille CORBIER, Gérard FREYBURGER, Jean GASCOU, Jean-Georges HEINTZ, Michel HUMBERT, Anne JACQUEMIN, Stavros LAZARIS, Dominique LENFANT, Edmond LÉVY, Jean-Claude MARGUERON, Henriette PAVIS D'ESCURAC, Laurent PERNOT, Thierry PETIT, Gérard SIEBERT

Rédaction: Edmond LÉVY
Dominique BEYER et Gérard FREYBURGER

Maquette et mise en page: Ersie LERIA

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg
5 allée du Général Rouvillois – CS50008
FR-67083 STRASBOURG CEDEX
Tél: (33) 03 68 85 62 65
info.pus@unistra.fr
pus.unistra.fr

Ventes au numéro

En librairie ou en commande en ligne sur le site
du Comptoir des presses d'universités : www.lcdpu.fr

Abonnements

CID
cid@msh-paris.fr

Adresse postale:
18 rue Robert-Schuman
CS 90003
FR-94227 CHARENTON-LE-PONT CEDEX
Tél. : 01 53 48 56 30
Fax : 01 53 48 20 95

ISSN 0221-5896
ISBN 978-2-86820-963-4

Rome, une « cité grecque » prise par les Hyperboréens

RÉSUMÉ-. L'annaliste Fabius Pictor est très vraisemblablement à l'origine du récit traditionnel de la prise de Rome par les Gaulois en 390 av. J.-C. et de sa destruction complète par un incendie, suivant un schéma narratif qui s'inspire du récit d'Hérodote sur la prise d'Athènes par les Perses en 480. Toutefois, si on remonte aux sources grecques les plus anciennes à avoir évoqué cet épisode, certains indices laissent penser que ce parallélisme pourrait trouver sa source initiale dans la volonté exprimée par l'aristocratie romaine du IV^e siècle av. J.-C. de présenter Rome comme une « cité grecque » placée à l'avant-garde de l'hellénisme en Italie, suivant le « modèle » athénien. Dans cette perspective, le parallèle entre la défaite de Rome et celle d'Athènes a pu avoir été imaginé par la diplomatie romaine du IV^e siècle pour effacer (ou atténuer) la honte de la défaite romaine derrière l'exemple athénien.

ABSTRACT-. The annalist Fabius Pictor very probably authored the traditional story of the sack of Rome by the Gauls in 390 BC, when the city was said to have been completely destroyed by fire. His narrative outline was inspired by Herodotus' story of the sack of Athens by the Persians in 480. However, a study of the earliest Greek sources mentioning this episode suggests that the actual origin of this parallel may have been the wish expressed by the 4th century BC Roman aristocracy to depict Rome as a "Greek city" in the vanguard of hellenism in Italy, according to the Athenian "model". Viewed from this angle, the parallel between the defeat of Rome and that of Athens may have been an invention of 4th century Roman diplomacy designed to conceal (or mitigate) the shame of Rome's defeat behind the example of Athens.

La prise de Rome par les Gaulois, en 390 av. J.-C. (d'après la chronologie varronienne traditionnelle), constitue un des premiers événements de l'histoire de Rome dont l'historicité peut difficilement être contestée: non seulement il est rapporté par la quasi-totalité des sources historiographiques anciennes disponibles pour cette époque de l'histoire romaine, même si elles sont souvent, il est vrai, nettement postérieures à l'événement (Polybe, Diodore de Sicile, Tite-Live, Denys d'Halicarnasse, Strabon, Appien, Plutarque, Florus, Justin, Eutrope, etc.)¹, mais il a aussi été évoqué, au moins succinctement, par des sources grecques contemporaines ou quasi contemporaines (Théopompe, Théophraste, Aristote et Héraclide du Pont)². L'événement semble avoir profondément marqué la mémoire collective des Romains: l'épisode des Gaulois venus incendier la ville de Rome était encore dans les mémoires de tous lorsque les hordes de Cimbres et de Teutons menacèrent de déferler sur la péninsule italienne à l'extrême fin du II^e siècle, ou

(1) Polyb., II, 18, 1; 22, 4-5; Diod., XIV, 115, 6; Liv., V, 41 - 48; Dion. Hal., *AR, exc.*, XIII, 6-12; Strab., V, 2, 3; App., *Celt.*, I, 1; Plut., *Cam.*, 20-29; Flor., I, 7 (I, 13); Iustin., VI, 6, 5; XXVIII, 2, 4; XXXVIII, 4, 8; XLIII, 5, 8; Eutr., I, 20, 3.

(2) Theopomp., *FGrHist* 115 F 317 (*ap. Plin., Nat. Hist.*, III, 57); Theophrast., *FGrHist* 840 F 24a (*ap. Plin., Nat. Hist.*, III, 57); Aristot., fr. 610 Rose = 703 Gigon (*ap. Plut., Cam.*, 22, 4); Heracleid. Pont., fr. 28 Voss = 102 Wehrli (*ap. Plut., Cam.*, 22, 2-3): voir textes *infra*.

lorsque les légionnaires de César s'avancèrent dans les forêts de la Gaule « Chevelue »³. Il revêt une importance telle que Tite-Live, l'historien officiel du régime augustéen, construisit le plan général de son œuvre autour de lui, en plaçant la reconstruction qui suivit l'incendie de Rome par les Gaulois à mi-chemin entre la fondation de la Ville, 365 ans plus tôt, et la « refondation » de l'empire par Octavien 365 ans plus tard, lorsque celui-ci prit le titre d'*Augustus* en 27 av. J.-C., dans une vision eschatologique de l'histoire qui en faisait à la fois le point d'aboutissement et le point de départ d'une « Grande Année » (dans une perspective cosmique de l'histoire, celle-ci correspond à une période comprenant autant d'années qu'il y a de jours dans une année solaire)⁴.

L'événement s'est donc trouvé au cœur d'une reconstruction historique et historiographique qui touche également les éléments de détail du récit⁵. Ceux-ci nous sont connus par de nombreuses sources littéraires, parmi lesquelles on trouve, pour les passages les plus importants ou les plus détaillés : quatre brefs passages des *Histoires* de Polybe (I, 6, 1-3 ; II, 18, 2 ; II, 18, 3 ; II, 22, 5), les chapitres 113 à 116 du livre XIV de la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile, les chapitres 32 à 55 du livre V de l'*Histoire romaine* de Tite-Live, et les chapitres 14 à 32 de la *Vie de Camille* de Plutarque. Autant qu'on puisse en juger, étant donné la brièveté des passages, le récit que Polybe fait de l'épisode de la prise de Rome par les Gaulois se démarque assez nettement des autres récits et de la tradition historiographique romaine telle qu'on la retrouve, par exemple, chez Tite-Live et chez Plutarque : Polybe ne connaît pas l'existence de Camille, le *dux fatalis* qui finira par sauver Rome et chasser les Gaulois ; il ne connaît pas non plus l'épisode de l'ambassade romaine qui aurait déclenché la colère des Gaulois ; il ne parle pas de l'évacuation de la Ville par sa population, ni de l'assaut gaulois sur la partie la plus escarpée du Capitole. Comme le résume B. Mineo, dans la version de Polybe, « les Gaulois repartent spontanément après sept mois d'occupation sans avoir fait trop souffrir physiquement la ville », puisque l'auteur ne parle ni de destruction ni d'incendie : « Rome a été pillée et les envahisseurs repartent tranquillement avec leur butin, sans qu'intervienne quelque héros vengeur »⁶.

Polybe (I, 6, 2) date l'événement en établissant un synchronisme entre la prise de Rome par les Gaulois, la paix d'Antalcidas (ou « Paix du Roi ») et la prise de Rhégion par Denys de Syracuse, ce qui correspond à 387/386 av. J.-C. dans la chronologie grecque et à 390 av. J.-C. dans la chronologie romaine établie par Varron (en partie suivie par Tite-Live). De même, Diodore (XIV, 113) relève le synchronisme entre le siège de Rhégion et la prise de Rome, et Justin (VI, 6, 1-5) ainsi qu'Orose (III, 1, 1) relèvent celui entre la prise de Rome et la paix d'Antalcidas. La source commune à tous ces auteurs et qui est très probablement à l'origine de ces synchronismes, dont ils constituent en quelque sorte la marque de fabrique, est très probablement Timée de Tauroménion qui est, du coup, probablement aussi à l'origine du récit polybien sur la prise de la Ville⁷. De même, la version de Diodore diffère également en de nombreux points des récits de Tite-Live et de Plutarque⁸. Camille n'y joue aucun rôle dans l'épisode de la prise de Rome par les Gaulois : il est absent du récit après sa victoire et son triomphe sur Véies (XIV, 93, 2-3) et ne reparait que bien après le départ des Gaulois, lorsqu'il est nommé dictateur à la suite d'une attaque des Volsques, dont il triomphe avant de vaincre à leur tour les Gaulois et les Étrusques (XIV, 117, 2-6). Diodore ignore tout de l'épisode où Camille, sorti de son exil ardéate et promu dictateur, surgit opportunément à la tête d'une

(3) Cf. Plut., *Mar.*, 18, 1-3 ; Flor., I, 38 (II, 12) ; Caes., *BG*, I, 39-40.

(4) Liv., V, 54, 5 [dans le discours prononcé par Camille] : *Trecentensimus sexagensimus quintus annus Urbis, Quirites, agitur*. MINEO 2006, p. 102-107 ; cf. HUBEAUX 1958, p. 60-88 ; SORDI 1972 ; BRIQUEL 2016, p. 45-46.

(5) Une critique de la tradition sur l'invasion gauloise et l'incendie de Rome se trouve déjà chez PAIS 1918, p. 35-58.

(6) MINEO 2016b, p. 189.

(7) HUMM 2016, p. 99-102 ; cf. MINEO 2016b, p. 189.

(8) Voir BRIQUEL 2008, p. 12-15.

armée de renfort pour chasser les Gaulois au moment où ceux-ci se faisaient livrer la rançon : chez Diodore (comme chez Polybe), les Gaulois repartent tranquillement avec leur butin (XIV, 117, 5), qui ne leur sera repris que plus tard par Camille.

En fait, la version canonique qui constituera la « vulgate » de cet épisode-clé de l'histoire romaine est contenue dans les récits de Tite-Live et de Plutarque. Or, pour ces deux récits, on constate l'existence de parallèles importants, dans leur structure narrative, avec le récit d'Hérodote sur la prise d'Athènes par les Perses en 480 av. J.-C.⁹. On constate par ailleurs de fortes analogies entre la figure de Camille et celle d'Aristide¹⁰. Dans une étude récente, B. Mineo a rappelé les parallèles qui existent entre le récit de la prise de Rome en 390, tel qu'il est présenté par les textes de Tite-Live et de Plutarque, qui constituent la « vulgate » traditionnelle sur la question, et le récit de la prise d'Athènes en 480 chez Hérodote¹¹. Mais l'origine de ce parallélisme remonte peut-être au-delà du premier annaliste romain, Fabius Pictor (et *a posteriori* bien au-delà des annalistes postérieurs à ce dernier)¹² : en remontant aux sources grecques les plus anciennes à avoir évoqué l'épisode de la prise de Rome, certains éléments laissent en effet penser que ce parallélisme pourrait en fait trouver sa source initiale dans la volonté exprimée par l'aristocratie romaine du IV^e siècle de présenter Rome comme une « cité grecque » placée à l'avant-garde de l'hellénisme en Italie, qui cherchait à suivre, dès l'époque médio-républicaine, le « modèle » athénien.

LES PRISES DE ROME ET D'ATHÈNES :
TRADITION ROMAINE ET RÉCIT HÉRODOTÉEN EN PARALLÈLE

Les récits qui transmettent la version romaine traditionnelle sur la prise de Rome par les Gaulois et celui d'Hérodote sur la prise d'Athènes par les Perses présentent, dans leur structure narrative, d'indéniables parallèles qui concernent aussi bien les causes de la guerre, les synchronismes entre les batailles de l'Allia, de la Crémère et des Thermopyles, l'évacuation de la ville avant l'arrivée de l'ennemi, l'attaque de la citadelle, et la manière dont l'occupant a fini par être chassé et exterminé.

Les causes de la guerre :

Rome	Athènes
<ul style="list-style-type: none"> - Arruns, habitant de Clusium, veut se venger d'un certain Lucumon en faisant appel aux Gaulois Sénons pour attaquer Clusium (Liv., V, 33). - Efrayés par l'approche des Gaulois, les habitants de Clusium font appel aux Romains (Liv., V, 35, 4). - L'ambassade romaine constituée de 3 <i>Fabii</i> se comporte de manière arrogante et agressive, et provoque les Gaulois en duel en tuant le chef gaulois (Liv., V, 36, 6-7). - Les Gaulois demandent réparation aux Romains et, devant leur refus, attaquent Rome (Liv., V, 6, 11). 	<ul style="list-style-type: none"> - Aristagoras de Milet est sollicité par les exilés de Naxos qui lui demandent son aide pour imposer leur retour par la force à leurs compatriotes (Herod., V, 30). - Aristagoras fait appel à Artaphernès, satrape de la région côtière de l'Asie (Herod., V, 31, 1-3). - Les Perses interviennent contre Naxos, mais échouent. - Aristagoras organise alors la révolte de la ligue des 12 cités ioniennes (Herod., V, 31, 4-38). - Aristagoras fait d'abord appel aux Spartiates, puis à Athènes, qui envoie des navires combattre aux côtés des Ioniens (Herod., V, 49-51). - L'incendie de Sardes et du temple de Cybèle déclenche l'attaque des Perses contre la Grèce.

(9) MINEO 2016b, p. 166-172.

(10) MINEO 2016b, p. 172-174.

(11) MINEO 2016b, p. 166-172.

(12) Cf. MINEO 2016b, p. 178-188.

Les synchronismes entre les batailles:

Bataille de l'Allia	Bataille de la Crémère	Bataille des Thermopyles
18 juillet 390: défaite de l'armée romaine commandée par les trois <i>Fabii</i> face aux Gaulois (Liv., VI, 1, 11; Tac., <i>Hist.</i> , II, 91, 1; Plut., <i>Cam.</i> , 19, 1).	18 juillet 477: défaite des 306 <i>Fabii</i> (300 <i>Fabii</i> chez Diodore) face aux Véliens (Liv., II, 50-51; Diod., XI, 53).	480: défaite des 300 Spartiates de Léonidas face aux Perses (Herod., VII, 204-229).

L'évacuation de la ville avant l'arrivée de l'ennemi:

L'évacuation de Rome	L'évacuation d'Athènes
<ul style="list-style-type: none"> - Trois jours après la bataille de l'Allia, les Gaulois entrent dans Rome. - La plèbe romaine se disperse dans la campagne ou dans les villes voisines (Liv., V, 40, 5-6; Plut., <i>Cam.</i>, 20, 2). - Les prêtres et les vestales se réfugient à Caere (Liv., V, 40, 7-10; Plut., <i>Cam.</i>, 20, 3-21, 3). - Les hommes valides et les sénateurs se retirent au Capitole et dans la citadelle (Liv., V, 39, 9-10; Plut., <i>Cam.</i>, 20, 3). - Les vieillards sont sacrifiés et attendent l'ennemi dans leurs maisons (Liv., V, 39, 12; 41, 1; Plut., <i>Cam.</i>, 21, 4). - Étonnement des Gaulois de trouver une «ville ouverte» et sans défense, à l'exception du Capitole (Liv., V, 41, 4; Plut., <i>Cam.</i>, 22, 1-2). 	<ul style="list-style-type: none"> - Trois mois après être passés en Europe, les Perses arrivent à Athènes (Herod., VIII, 51). - Les Athéniens votent le décret dit de Trézène ordonnant l'évacuation de toute la population d'Athènes vers Salamine, Trézène et Égine (Herod., VIII, 41). - Quelques vieillards préférèrent se retrancher sur l'Acropole, avec les prêtres et prêtresses et quelques pauvres gens (Herod., VII, 141; VIII, 51; Plut., <i>Themist.</i>, X, 9). - Étonnement des Perses lorsqu'ils s'emparent d'Athènes désertée par sa population, à l'exception de l'Acropole (Herod., VIII, 51).

L'attaque par le versant le plus escarpé de la citadelle:

L'attaque du Capitole	L'attaque de l'Acropole
<ul style="list-style-type: none"> - Un commando de Gaulois attaque le Capitole par le versant le plus escarpé (Liv., V, 47, 1-3; Plut., <i>Cam.</i>, 26, 2-27, 1). - Les Gaulois ne réussissent pas à s'emparer du Capitole (Liv., V, 47, 4-8; Plut., <i>Cam.</i>, 27, 2-6). 	<ul style="list-style-type: none"> - Un commando de Perses attaque l'Acropole par le versant le plus escarpé (Herod. VIII, 53). - Les Perses réussissent à s'emparer de l'Acropole et se rendent maître d'Athènes tout entière (Herod., VIII, 53-54).

Le massacre et l'incendie de la ville:

L'incendie de Rome	L'incendie d'Athènes
<ul style="list-style-type: none"> - Après que le vieillard M. Papirius a frappé de son bâton d'ivoire la tête d'un Gaulois, les Gaulois massacrent la population civile et mettent le feu à la ville, provoquant la destruction totale de la cité, entièrement réduite à l'état de ruines et de cendres (Liv., V, 41, 9-43, 1; Plut., <i>Cam.</i>, 22, 6-8). - Miracle du <i>lituus</i> de Romulus, sorti intact des cendres de l'incendie sur le Palatin, symbole de la résurrection de la cité après sa destruction (Lutat. Catul., <i>Com. Hist.</i>, fr. 11 Peter=11 Chassignet [ap. Verr. Flacc. <i>Fast. Praenest.</i>: <i>InscrIt</i>, XIII, 2, p. 123]; Cic., <i>Divin.</i>, I, 30; Dion. Hal., <i>AR</i>, XIX, 2, 1-2 Jacoby = 14.B Pittia; Val. Max., I, 8, 11; Plut., <i>Rom.</i>, 22, 2; <i>Cam.</i>, 32, 6-8). 	<ul style="list-style-type: none"> - Après s'être emparés de l'Acropole, les Perses massacrent les suppliants, pillent les sanctuaires et mettent le feu à toute l'Acropole (Herod., VIII, 54). - Miracle du <i>surgeon</i> de l'olivier sacré d'Athéna, sorti indemne de l'incendie de l'Acropole (Herod., VIII, 55; Pausan., I, 27, 2; cf. Dion. Hal., <i>AR</i>, XIX, 2, 1-2 Jacoby = 14.B Pittia).

L'occupant ennemi chassé et exterminé :

Le rôle de Camille

- Camille est un patricien en butte à l'hostilité de la plèbe (Plut., *Cam.*, 1, 1-2).
- Camille est le héros de la prise de Véies (Plut., *Cam.*, V, 1-9).
- Camille est injustement condamné et part en exil volontaire deux ans avant l'arrivée des Gaulois (Liv., V, 32, 8-9; Plut., *Cam.*, 7).
- Camille se lamente sur le sort de sa patrie et exhorte les Ardéates à prendre les armes contre les Gaulois (Liv., V, 43-44; Plut., *Cam.*, 23, 2-7).
- Camille, le sauveur de la patrie, chasse les Gaulois (Liv., V, 48, 5-49, 9; Plut., *Cam.*, 29, 1-6).
- Camille massacre tous les Gaulois sur la route de Gabies (Liv., V, 49, 6; Plut., *Cam.*, 29, 5).

Le rôle d'Aristide

- Aristide, admirateur de Lycurgue, appartient au parti des aristocrates et devient l'adversaire attitré de Thémistocle (Plut., *Arist.*, 2, 2).
- Aristide est un des principaux artisans de la victoire de Marathon (Plut., *Arist.*, 5, 1-6).
- Aristide est exilé d'Athènes deux ans avant l'arrivée des Perses (Plut., *Arist.*, 7).
- Patriotisme d'Aristide au moment de l'invasion de l'Attique par les Perses (Plut., *Arist.*, 8, 1).
- Aristide rejoint l'état-major de Thémistocle à la veille de Salamine (Plut., *Arist.*, 8, 3).
- Aristide massacre tous les Perses réfugiés dans l'île de Psyttalie (Plut., *Arist.*, 9, 1).

UNE RECONSTRUCTION HISTORIOGRAPHIQUE ROMAINE

Tel qu'il est présenté par Tite-Live et Plutarque, le récit de la prise de Rome par les Gaulois et de sa libération par Camille, le chef envoyé par le destin (*fatalis dux*)¹³, est naturellement une reconstruction historiographique assez éloignée de la vérité historique¹⁴. Il est néanmoins devenu « canonique » et constitue la vulgate romaine généralement admise sur cet épisode¹⁵. Si la ville de Rome a très probablement été prise par des troupes celtes au début du IV^e siècle, la destruction de la ville par un incendie général n'a pas vraiment pu être vérifiée archéologiquement¹⁶. Le thème de la destruction de la ville permettait en fait aux Romains des époques postérieures d'expliquer et de justifier deux anomalies pour une cité qui se targuait d'être la capitale d'un empire « mondial » (*caput mundi*):

- le désordre anarchique de son urbanisme, que Tite-Live explique par la précipitation avec laquelle on aurait procédé à la reconstruction de la ville après le départ des Gaulois (alors qu'en réalité, une destruction complète aurait sans doute favorisé une reconstruction inspirée des plans hippodamiens des cités grecques, comme on les retrouve pour les colonies fondées par Rome à partir de la 2^e moitié du IV^e siècle)¹⁷;
- l'absence totale d'archives publiques ou de documents écrits (autres que les stèles en pierre ou en bronze portant des textes sacrés ou des traités) pour la période la plus ancienne de l'histoire de Rome, que les historiens romains (Claudius Quadrigarius, Tite-Live) expliquaient par

(13) Liv., V, 19, 2.

(14) Sur la construction de la « légende » de Camille, voir notamment: TÄUBLER 1912; BRUUN 2000; COUDRY 2001; SPÄTH 2001; UNGERN-STERNBERG 2006 (2001); MINEO 2003.

(15) Cf. BRIQUEL 2000, p. 215-226; Id. 2008, p. 9-27.

(16) COARELLI 1978, p. 229-230; BRIQUEL 2008, p. 33-35; MINEO 2016b, p. 171-172. Des traces d'incendie ont été retrouvées récemment à l'emplacement du Forum de César et ont pu être attribuées à l'incendie gaulois: DELFINO 2014; toutefois, leur caractère très localisé ainsi qu'une fourchette chronologique plutôt large pour cette couche de cendres de demeures en bois détruites par le feu (entre fin VI^e et début IV^e siècle) nous semblent interdire, a priori, d'y voir une « confirmation » de la destruction totale de la Ville par les Gaulois au début du IV^e siècle.

(17) Diod., XIV, 116, 9; Liv., V, 55, 4-5; Plut., *Cam.*, 32, 4-5. BRIQUEL 2000, p. 222; Id. 2008, p. 34-35; cf. CASTAGNOLI 1956; Id. 1974, p. 425; Id. 1979.

les destructions provoquées par l'incendie gaulois (alors qu'en réalité, il ne devait tout simplement pas y avoir de documents écrits ni de littérature pour la période antérieure au IV^e siècle)¹⁸.

L'incendie gaulois était donc une explication bien commode dont la mise en scène a permis d'établir le parallèle avec l'incendie d'Athènes par les Perses en 480. Ce parallèle est implicite dans les récits de Tite-Live et de Plutarque, et il est révélé par l'analogie presque parfaite entre la structure narrative de leurs récits et celle du récit d'Hérodote¹⁹. Bien plus, le parallèle entre les deux incendies est explicite dans un fragment de Denys d'Halicarnasse transmis par deux manuscrits de la bibliothèque ambrosienne: il présente deux notices contiguës évoquant, pour la première, le miracle du chirurgien de l'olivier sacré d'Athènes, sorti indemne de l'incendie de l'Acropole, et pour la seconde, le miracle du *lituus* de Romulus, sorti intact des cendres de l'incendie sur le Palatin, symbole de la résurrection de la cité après sa destruction²⁰. Reste à savoir à partir de quand une telle reconstruction du passé fut organisée, pour quelle raison et par qui.

E. Caire suppose que le parallélisme entre le miracle du *lituus* de Romulus et le chirurgien d'Érechthée aurait été établi à l'époque augustéenne par Denys d'Halicarnasse, dans le but de renforcer l'image de Rome *polis Hellénis*²¹. Toutefois, le miracle du *lituus* de Romulus est déjà mentionné par Lutatius Catulus, qui constitue la première attestation de l'épisode dans la littérature latine: il s'agit d'ailleurs probablement de la source utilisée par Cicéron pour l'anecdote mentionnée dans le *De divinatione*²². Or Lutatius Catulus s'efforçait, selon H. Bardon, de mettre en évidence les liens multiples qui, dans le domaine de l'histoire et de la religion, unissaient le monde italique au monde grec²³. Le parallèle entre les deux épisodes « miraculeux » était donc déjà connu à l'époque syllanienne.

De son côté, B. Mineo a proposé de voir en Fabius Pictor, le premier annaliste romain, le principal responsable de cette reconstruction. Son hypothèse s'appuie sur les arguments suivants:

- en écrivant, en pleine guerre d'Hannibal, ses *Annales* en grec pour un public grec, Fabius Pictor avait pour but de montrer que Rome, loin d'être une cité barbare comme la présentait Hannibal, était une cité tout à fait comparable aux cités grecques et qui faisait depuis toujours partie du monde culturel grec²⁴;
- par ailleurs, Fabius Pictor devait manquer singulièrement de documentation pour étoffer son récit historiographique des premiers siècles de Rome: « on comprend bien, dans ces conditions, que Fabius Pictor ait dû emprunter beaucoup au monde grec pour entreprendre la composition de son œuvre »²⁵;

(18) Liv., VI, 1, 1-3; les épisodes les plus anciens rapportés par Claudius Quadrigarius ne remontent pas au-delà de l'incendie gaulois (cf. Claudius Quadrigarius, fr. 1-6 Chassignet), et le parti pris de cet annaliste d'époque syllanienne à ne pas vouloir remonter plus haut dans le temps, à cause de l'absence de documents, qui auraient tous été détruits par l'incendie, se trouve confirmé s'il doit effectivement être identifié avec le mystérieux Clodius qui a rédigé des *Recherches chronologiques* (Ἐλεγκος χρόνων) dans lesquelles l'auteur contestait la validité des tables généalogiques qui remontaient jusqu'à Numa, parce que celles-ci auraient été falsifiées par les grandes familles romaines à la suite de la disparition des documents les plus anciens dans l'incendie de Rome par les Gaulois (Plut., *Num.*, 1, 2; cf. Cic., *leg.*, I, 6); voir MAZZARINO 1966, p. 294 et p. 521, n. 431; CHASSIGNET 2004, p. XXIV; FORSYTHE 2007; HUMM 2015, p. 343.

(19) MINEO 2016b, p. 166-172.

(20) Dion. Hal., *AR*, XIX, 2, 1-2 Jacoby = 14.B Pittia.

(21) CAIRE 2016, p. 122-125. Sur le projet historiographique de Denys d'Halicarnasse de faire de Rome une « cité grecque », de fondation grecque, voir FROMENTIN 1998, p. XXVII-XXXVII.

(22) Lutatius Catulus, *Communes historiae*, fr. 11 Peter = 11 Chassignet (*ap. Verr. Flacc., Fast. Praenest.*, dans *InscrIt*, XIII, 2, p. 123); Cic., *divin.*, I, 30; cf. aussi Val. Max., I, 8, 11; Plut., *Rom.*, 22, 2; *Cam.*, 32, 6-8.

(23) BARDON 1952, p. 121-122; cf. CHASSIGNET 2004, p. XXII.

(24) Cf. MOMIGLIANO 1960; TIMPE 1972.

(25) MINEO 2016b, p. 178.

- le rôle donné aux *Fabii* dans les épisodes les plus anciens de l'histoire de la République romaine provient probablement de Fabius Pictor, en particulier, par exemple, l'héroïsme des 300 *Fabii* tombés à la Crémère, à la manière des 300 Spartiates de Léonidas tombés face aux Perses aux Thermopyles (dans cette reconstruction, la date de la bataille de la Crémère, en 477, devait à l'origine correspondre exactement à celle des Thermopyles en 480)²⁶;
- dès lors, « peut-on penser que Fabius Pictor ait été en mesure d'écrire certains épisodes de son histoire et notamment celui de la prise de Rome par les Gaulois en s'inspirant du modèle narratif de la prise d'Athènes par les Perses? La réponse est clairement affirmative... »²⁷.

Il y aurait donc de « fortes présomptions (...) laissant penser que Fabius Pictor a pu être à l'origine du parallèle entre la prise de Rome et celle d'Athènes »²⁸, même si la disparition de l'œuvre de Fabius Pictor ne permet pas d'étayer cette hypothèse par des indices plus concrets. Toutefois, si on peut effectivement imaginer que Fabius Pictor serait, à la fin du III^e siècle, l'auteur d'une première mise en forme littéraire du récit de la prise de Rome par les Gaulois sur le modèle du récit par Hérodote de la prise d'Athènes par les Perses, il faut aussi admettre qu'un récit de la prise de Rome existait déjà auparavant, notamment parmi les auteurs grecs des IV^e et III^e siècles : dès lors, on peut se demander dans quelle mesure ces premiers récits historiographiques grecs n'ont pas déjà pu établir un parallèle entre Rome et Athènes à propos de cet épisode historique, ou peuvent fournir un indice sur l'origine de ce parallèle.

LA PRISE DE ROME PAR LES GAULOIS VUE PAR LES SOURCES GRECQUES DU IV^e SIÈCLE

Le premier grand événement historique par lequel Rome a fait son entrée dans l'historiographie grecque, mais aussi de manière plus générale dans le monde intellectuel grec, fut la prise de la Ville par des troupes celtes au début du IV^e siècle. Pourtant, l'*Urbs* ne jouait alors encore qu'un rôle relativement marginal en Italie, et tout à fait insignifiant à l'échelle méditerranéenne dans les domaines politique et culturel. Mais plusieurs grands auteurs de la littérature grecque du IV^e siècle ont été amenés à en parler, signe que Rome jouissait peut-être déjà d'une certaine notoriété au sein du monde grec et que l'événement fut considéré comme relativement spectaculaire.

Les premiers auteurs, semble-t-il, à avoir parlé de la prise de Rome par les Gaulois furent Théopompe de Chios (vers 378-305 av. J.-C.) et Théophraste (vers 371-288 av. J.-C.). Théopompe rapporta l'événement probablement dans ses *Histoires philippiques*, et ce fut pour lui la seule occasion de parler de Rome :

(26) Le récit tentait d'exploiter un double synchronisme entre, d'une part, la date de la bataille de la Crémère, en 477, et celle de la bataille des Thermopyles, en 480 (deux dates assez proches qui ont pu correspondre à l'origine à la même année, avant l'introduction de diverses manipulations dans la chronologie romaine), et d'autre part, entre le jour de la bataille de la Crémère, le 18 juillet 477 (*dies Cremerensis*), et celui de la bataille de l'Allia, le 18 juillet 390 (*dies Alliensis*) : cf. FORSYTHE 2005, p. 196-198 (sources cités *supra*). Sur l'intervention probable de Fabius Pictor dans ces rapprochements et dans la mise en scène des *Fabii*, voir MAZZARINO 1966, p. 246-250; RICHARD 1990; RICHARDSON 2012; MINEO 2016b, p. 168-169 et p. 178-180.

(27) MINEO 2016b, p. 178-179.

(28) MINEO 2016b, p. 180. Sur le rôle de Fabius Pictor dans les falsifications du récit autour de la prise de Rome par les Gaulois, voir aussi MAZZARINO 1966, p. 284-286; S. Mazzarino y rappelait (à la suite déjà de Mommsen et de Niebuhr) que le nom Brennus donné au chef gaulois qui aurait vaincu Rome en 390 (Liv., V, 38, 3; 48, 8; Plut., *Cam.*, 17, 6-9; 22, 1-8; 26, 2-5; 28, 4-7; 29, 3-6) est un faux qui reproduit le nom, vraisemblablement authentique, du chef de guerre celte qui a envahi la Grèce en 279 et qui a pris d'assaut le sanctuaire de Delphes (Justin., XXIV, 6-8), et concluait (p. 285) : « non escluderemmo, almeno a priori, la possibilità che Fabio Pittore, l'uomo di Delfi nella cultura romana, avesse già dato al condottiere gallico del 390 a.C. (varroniano) il nome del sacrificio offensore dell'Apollo di Delfi ».

Theophrastus, qui primus externorum aliqua de Romanis diligentius scripsit — nam Theopompus, ante quem nemo mentionem habuit, urbem dumtaxat a Gallis captam dixit, Clitarchus, ab eo proximus, legationem tantum ad Alexandrum missam — hic iam plus quam ex fama Cerceiorum insulae et mensuram posuit stadia LXXX in eo volumine, quod scripsit Nicodoro Atheniensium magistratu, qui fuit urbis nostrae CCCCXL anno.

«Théophraste, qui fut le premier étranger à avoir écrit avec quelque précision au sujet des Romains (en effet Théopompe, avant lequel personne n'avait fait mention de Rome, a seulement dit que la Ville avait été prise par les Gaulois, et Clitarque, tout proche de ce dernier, a seulement évoqué une ambassade envoyée à Alexandre), en se fondant sur plus que des racontars, a établi que la dimension de l'île de Circéi était de 80 stades, dans le volume qu'il écrivit sous Nicodore, magistrat d'Athènes, soit en l'an 440 de notre ville [314-313 av. J.-C.].» Théopompe, *FGrHist* 115 F 317 (ap. Plin., *Nat. Hist.*, III, 57 [trad. d'après S. Schmitt, Gallimard, «La Pléiade», 2013]).

D'après Pline l'Ancien, qui fournit ce fragment de Théopompe, aucun auteur n'aurait même jamais parlé de Rome avant lui, ce qui n'est pas tout à fait exact : au ^v^e siècle, Hellanicos de Lesbos et Damaste de Sigée avaient déjà évoqué la fondation de Rome par Énée²⁹, et Antiochos de Syracuse avait même évoqué une Rome antérieure à la guerre de Troie au sujet de l'origine de Sikélos, le héros éponyme de la Sicile³⁰. Mais la remarque de Pline doit sans doute se référer aux événements historiques et non mythiques. La brièveté de la notice rapportée par Pline rend toutefois difficile l'identification de la source d'information utilisée par Théopompe. M. Sordi avait proposé d'identifier cette source avec Philistos de Syracuse, un historien de cour proche de Denys l'Ancien, dont il a été le biographe, et qui a pu évoquer la prise de Rome par les Gaulois ainsi que l'alliance consécutive passée entre les Gaulois et Denys³¹. Si cette hypothèse est exacte, le plus ancien témoignage historiographique grec sur la prise de Rome remonterait à une source (grecque) hostile, contemporaine de l'événement. Enfin, selon Pline, Théophraste aurait été plus précis et détaillé que Théopompe, mais on ne sait rien de la manière dont il a présenté la prise de Rome par les Gaulois.

De son côté, Aristote évoqua également les circonstances de la prise de la Ville par les Gaulois, et apparemment de manière assez précise :

Ἀριστοτέλης δ' ὁ φιλόσοφος τὸ μὲν ἀλῶναι τὴν πόλιν ὑπὸ Κελτῶν ἀκριβῶς δῆλός ἐστιν ἀκηκόως, τὸν δὲ σώσαντα Λεύκιον εἶναι φησιν· ἦν δὲ Μάρκος, οὐ Λεύκιος, ὁ Κάμилλος.

«En tout cas, il est certain qu'Aristote le philosophe a été informé avec exactitude de la prise de Rome par les Celtes. Seulement, il dit que la ville fut sauvée par Lucius. Or Camille s'appelait Marcus, et non Lucius.» Aristote, fr. 610 Rose = 703 Gigon (ap. Plut., *Cam.*, 22, 4 [trad. R. Flacelière, É. Chambry & M. Juneaux, CUF, 1968]).

Le résumé très bref qu'en fait Plutarque ne permet pas d'apprécier à sa juste valeur ce qu'a pu être le témoignage d'Aristote sur cet événement, ni le contexte dans lequel il a pu l'évoquer. Pourtant, «le philosophe a été informé avec exactitude (ἀκριβῶς) de la prise de Rome par les Celtes» et semble avoir disposé par ailleurs de connaissances assez précises sur Rome, puisqu'il a évoqué à plusieurs reprises la Ville dans son œuvre, notamment à propos de sa légende de fondation (Aristot., fr. 609 Rose) ainsi que d'un certain nombre de pratiques et de coutumes romaines, qu'il

(29) Hellan. Lesb., *FGrHist* 4 F 84 = 160 Ambaglio, et Damast. Sig., *FGrHist* 5 F 3 (ap. Dion. Hal., I, 72, 2).

(30) Antioch. Syr., *FGrHist* 555 F 6 (ap. Dion. Hal., A.R., I, 73, 4).

(31) SORDI 1960, p. 29-31 ; cf. JACOBY 1962, p. 395 ; BRIQUEL 1997, p. 16-19 ; BEARZOT 2002, p. 91-136. L'alliance entre Denys et les Gaulois est mentionnée, avec l'incendie de Rome par les Gaulois, par Justin (XX, 5, 4), l'abréviateur de Trogue-Pompée, dont l'information historique dépendrait, selon F. Jacoby et M. Sordi, de Théopompe pour les livres XX et XXI des *Histoires philippiques* : Théopompe a en effet parlé des peuples indigènes d'Italie en relation avec la politique de Denys l'Ancien (*FGrHist* 115 F 316) ainsi que de la mer Ionienne et des Ombriens (*FGrHist* 115 F 128). Philistos pourrait d'ailleurs être à l'origine de la construction généalogique, rapportée par Timée (566 F 69), qui fait de Galatos, éponyme de la Gaule (Γαλατία), le fils de la nymphe Galatée unie au Cyclope Polyphème, ce qui permettait de justifier par le mythe l'alliance conclue entre Denys et les Gaulois.

avait rassemblées dans ses *Nomima barbarica* (cf. Aristot., fr. 604 Rose)³². Le fragment d'Aristote est dès lors à rapprocher d'autres témoignages sur le « sauvetage » des vestales emportant avec elles les *sacra* de Rome sous la conduite d'un certain Lucius Albinus³³.

Ainsi Strabon évoque-t-il également cet épisode en faisant longuement l'éloge de la cité étrusque de Caeré. Selon cet auteur, les habitants de Caeré auraient non seulement sauvé les vestales romaines avec le feu sacré dont elles avaient la garde, mais auraient également attaqué et vaincu les Gaulois chargés de butin au retour du sac de Rome; mais le gouvernement romain de l'époque est dénoncé, par Strabon ou sa source, pour n'avoir pas su témoigner aux Cérites toute la reconnaissance que ceux-ci auraient méritée en ne leur ayant pas accordé la citoyenneté *optimo iure* (ισονομία), mais en les ayant relégués sur les Tables Céritanes, alors que, « chez les Grecs, Caeré jouissait d'une excellente réputation », car elle se serait abstenue de pratiquer la piraterie et disposait en outre d'un Trésor à Delphes³⁴. Le récit de Strabon constitue ainsi un véritable éloge des habitants de Caeré, en même temps qu'il dénonce l'attitude du gouvernement romain de l'époque, dont il stigmatise la mauvaise gestion des affaires de la cité (διὰ τοὺς τότε φαύλως διοικούντας τὴν πόλιν); il va même jusqu'à accuser les Romains d'avoir abandonné « de leur plein gré » le butin aux Gaulois (παρ' ἐκόντων ἔλαβον Ῥωμαίων), suggérant par là leur lâcheté dans la défaite. Dans ce récit, l'absence de la figure de Camille, encore inconnue, semble-t-il, de Fabius Pictor et qui ne serait pas antérieure au début du II^e siècle, constitue un *terminus ante quem* pour la source utilisée par Strabon³⁵. L'ensemble de ces indices indiquent que Strabon, dans sa présentation de Caeré, s'est presque certainement inspiré d'une source étrusque, très probablement d'origine cérítane et manifestement hostile à Rome³⁶.

Même si la source de Strabon n'est pas forcément la même que celle qu'a pu utiliser Aristote au sujet de la fuite des vestales (le passage de Strabon n'évoque pas le nom de leur sauveteur), le rapprochement des témoignages confirme l'existence et l'ancienneté d'une tradition historiographique étrusque sur ces événements et suggère la possibilité de son utilisation par Aristote. Pour parler de la prise de Rome par les Gaulois, Aristote aurait donc pu utiliser une source d'origine étrusque, issue de l'historiographie cérítane et vraisemblablement rédigée en grec: si cette source est la même que celle qu'a utilisée Strabon au sujet du rôle glorieux joué par la cité de Caeré dans le sauvetage des vestales et des *sacra* de Rome, une source qui dénonçait en même temps l'ingratitude des Romains, il s'agirait, là encore, d'une source plutôt hostile à Rome.

Il existe pourtant une autre source grecque d'époque ancienne, apparemment beaucoup plus favorable aux Romains, qui a évoqué le désastre subi par Rome au début du IV^e siècle. Le philosophe Héraclide du Pont (vers 390-310 av. J.-C.), un disciple de Platon presque contemporain des faits, a rapporté dans son traité *Sur l'âme* (Περὶ ψυχῆς) « une rumeur venue d'Occident » (ἀπὸ τῆς ἐσπέρας λόγον) selon laquelle une armée d'Hyperboréens se serait emparée d'une « cité grecque appelée Rome, située quelque part là-bas, près de la Grande Mer » :

Τοῦ μέντοι πάθους αὐτοῦ καὶ τῆς ἀλώσεως ἔοικεν ἀμυδρά τις εὐθὺς εἰς τὴν Ἑλλάδα φήμη διελθεῖν.
Ἡρακλείδης γὰρ ὁ Ποντικός οὐ πολὺ τῶν χρόνων ἐκείνων ἀπολειπόμενος ἐν τῷ Περὶ ψυχῆς

(32) Voir HUMM 2013.

(33) Liv., V, 40, 9; Val. Max., I, 1, 10; Plut., *Cam.*, 21, 1-3; Flor., I, 7, 12 (I, 13, 12); cf. *CIL*, I², p. 285, n° XXIV (*elogium*).

(34) Strab., V, 2, 3 (C 220); de même, chez Plutarque (*Cam.*, 21, 1-2), Caeré est assimilée à une cité grecque, puisque L. Albinus est censé avoir trouvé refuge dans « une des cités grecques ». Cf. SORDI 1960, p. 32-36; OGLVIE 1965, p. 723-724; FRASCHETTI 1991, p. 86-87; VANOTTI 1999, p. 230-231 et n. 57.

(35) SORDI 1960, p. 45-46; Polybe, qui dépend en grande partie de Timée et de Fabius Pictor pour cette période, ne mentionne pas Camille dans sa présentation de l'invasion gauloise (I, 6, 1; II, 18, 1; II, 22, 4): *ibid.*, p. 145-151; sur la construction de la figure de Camille, voir *supra* n. 14.

(36) Voir déjà en ce sens: SORDI 1960, p. 48-49; BRIQUEL 1984, p. 178-182.

συντάγματι φησιν ἀπὸ τῆς ἐσπέρας λόγον κατασχεῖν, ὡς στρατὸς ἐξ Ὑπερβορέων ἐλθὼν ἐξῶθεν ἥρῃκοι πόλιν Ἑλληνίδα Ῥώμην, ἐκεῖ που συνφικημένην περὶ τὴν μεγάλην θάλασσαν.

«Cependant, il semble qu'un bruit vague du désastre et de la prise de Rome se soit aussitôt répandu en Grèce, car Héraclide du Pont, qui a vécu peu après cette époque, rapporte dans son traité *De l'âme* que la nouvelle arriva d'Occident qu'une armée, sortie de chez les Hyperboréens, avait pris une cité grecque appelée Rome, située quelque part là-bas, près de la Grande Mer.» Héraclide du Pont, fr. 102 Wehrli (*ap. Plut., Cam.*, 22, 2-3 [trad. d'après R. Flacelière, É. Chambry & M. Juneaux, CUF, 1968]).

Si la notice est un peu plus détaillée que celles de Théopompe et d'Aristote, elle contient des éléments apparemment fantaisistes et pour ainsi dire «fantastiques» qui paraissent témoigner de l'ignorance dans laquelle certains milieux cultivés grecs pouvaient encore se trouver au sujet de Rome, comme le souligne d'ailleurs Plutarque: une ignorance géographique d'abord, puisque la Ville serait située par Héraclide au bord de l'Océan (περὶ τὴν μεγάλην θάλασσαν); une ignorance ethnographique ensuite, puisque les Celtes qui se sont emparés de la Ville sont assimilés à des Hyperboréens, un peuple mythique qui était censé habiter dans les régions les plus septentrionales de l'Europe³⁷; enfin, et de manière assez curieuse et inédite, Rome est définie comme une «cité grecque» (πόλις ἑλληνίς). Plutarque s'empresse d'ailleurs de prendre ses distances avec le témoignage d'Héraclide: il dénonce son amour des récits fabuleux et des contes fictifs (μυθῶδη καὶ πλασματίαν ὄντα τὸν Ἡρακλειδῆν) et se montre en général réservé, voire critique à l'égard des traditions «hellénisantes» sur l'histoire primitive de Rome³⁸.

Mais Héraclide a très bien pu délibérément transformer en mythe, à des fins littéraires et philosophiques, la notice historique sur la prise de Rome par les Gaulois, peut-être dans l'introduction ou dans le mythe conclusif de son dialogue *Sur l'âme*. D'autre part, le terme d'Hyperboréens pour désigner les Gaulois était peut-être à cette époque le mieux à même de désigner des hordes barbares provenant de territoires inconnus situés au nord des Alpes³⁹. Le *logos* rapporté par Héraclide indique, en substance, qu'une «cité grecque» a été prise par les Hyperboréens, ce qui permet de souligner l'importance et la gravité de l'événement en opposant l'hellénisme de cette cité à la barbarie de ses envahisseurs. Autrement dit, les termes employés permettent de mieux souligner l'hellénisme de Rome et la barbarie des Gaulois qui l'ont détruite... Mais l'élément peut-être le plus intéressant dans le fragment rapporté par Plutarque est que l'information dans son ensemble est parvenue à Héraclide directement depuis l'Occident (ἀπὸ τῆς ἐσπέρας λόγον), ce qui ne peut désigner que la péninsule italienne⁴⁰. D'habitude, on y voit plutôt l'Italie magno-grecque⁴¹. Mais d'après Denys d'Halicarnasse, qui semble paraphraser Hellanicos de Lesbos, «Hespérie» était le plus ancien nom par lequel les Grecs désignaient la péninsule italienne dans son ensemble⁴². Le terme est en effet attesté pour une époque encore plus ancienne, si l'on en croit le témoignage de la *Tabula Iliaca Capitolina*, qui résume, en images accompagnées de didascalies, le texte de l'*Ilioupersis* de Stésichore (dont la période d'activité est située entre 570 et 540 av. J.-C.): Énée y est représenté au moment de son embarquement au cap Sigée et de son départ «vers l'Occident» (εἰς τὴν Ἑσπερίαν), et la présence à ses côtés de son compagnon Misénos, qui porte la rame du gouvernail, indique sans ambiguïté que la destination du voyage était bien

(37) Voir BRIQUEL 1997, p. 39-45.

(38) Plut., *Cam.*, 22, 3. Cf. MUSTI 1988, p. 48-49.

(39) FRASCHETTI 1991, p. 94.

(40) La qualification de Rome comme une «cité grecque» (πόλις ἑλληνίς) est contenue dans le *logos* qui est parvenu à Héraclide depuis l'Occident (ἀπὸ τῆς ἐσπέρας) et n'est donc pas une «création» de l'auteur du fragment (ou de l'école aristotélicienne), comme l'a bien montré FRASCHETTI 1991, p. 82-83.

(41) FRASCHETTI 1991, en part. p. 81-94. Sur la définition géographique (géopolitique et géoculturelle) ancienne du concept grec d'Ἰταλία, voir notamment HUMM 2010.

(42) Dion. Hal., *AR*, I, 35, 3; cf. Hellan. Lesb., *FGrHist* 4 F 111 = fr. 27 Ambaglio (*ap. Dion. Hal.*, *AR*, I, 35, 2-3).

l'Italie (la Campanie)⁴³. Le terme est même déjà attesté chez Hésiode, ce qui peut confirmer le témoignage de la Table iliaque sur son utilisation par Stésichore⁴⁴. Bref, en utilisant le terme *ἑσπέρα* pour désigner l'Italie, Héraclide du Pont employait un terme archaïque que l'on retrouve dans la littérature grecque la plus ancienne, ce qui renforce l'authenticité du fragment et de son contenu. Enfin, l'expression « Grande Mer » (ἡ μεγάλη θάλασσα) constitue un autre élément d'archaïsme : il ne désigne pas l'Océan (Atlantique), comme Plutarque semblait le croire, mais correspond à une ancienne expression grecque pour désigner la Méditerranée et que l'on retrouve chez Hécateé de Milet (fr. 26 Jacoby = 30 Nenci).

La présence de ces archaïsmes chez Héraclide (*ἑσπέρα*, *μεγάλη θάλασσα*) serait plutôt une preuve d'authenticité et montre, en fait, la qualité de l'information dont pouvaient disposer les Grecs sur les événements survenus en Italie au début du iv^e siècle. Héraclide était un philosophe, élève de Platon, qui avait des contacts avec les milieux philosophiques pythagoriciens d'Italie du Sud et qui avait notamment été l'ami d'Archytas de Tarente⁴⁵. Il avait d'ailleurs rédigé un ouvrage consacré à *Abaris* (fr. 87-88 Wehrli), un personnage mythique (scythe) venu de chez les Hyperboréens et qui aurait été initié à l'enseignement de Pythagore en Italie du Sud⁴⁶ : c'est donc probablement dans cet ouvrage philosophique qu'il a dû traiter plus longuement de la prise de Rome par les Gaulois⁴⁷. Au iv^e siècle, la période qui accompagna et suivit les stratégies d'Archytas de Tarente (367-361 av. J.-C.) vit une large diffusion des idées pythagoriciennes en Italie, qui touchèrent même des populations non grecques de la péninsule, y compris les Romains⁴⁸. Il y a donc de fortes chances pour que le *logos* rapportant la prise de Rome par des Hyperboréens soit parvenu à Héraclide depuis une cité grecque pythagoricienne de Grande-Grèce. À moins qu'il ne lui soit parvenu d'une cité (non grecque) d'Italie qui se présentait comme « grecque » et qui prétendait suivre les principes politiques et philosophiques de l'hellénisme magno-grec : on ne voit pas en effet quel intérêt Tarente (ou une autre cité de Grande Grèce), engagée dans une confrontation diplomatique de grande ampleur avec Rome pour tenter d'endiguer son expansion en Italie du Sud, aurait eu à présenter celle-ci comme une « cité grecque »⁴⁹. Inversement, il est beaucoup plus raisonnable de penser qu'une telle présentation ne pouvait venir que des autorités romaines elles-mêmes : autrement dit, le *logos* rapporté par Héraclide pourrait aussi provenir, directement ou indirectement, de milieux romains déjà fortement hellénisés.

ROME « CITÉ GRECQUE » À LA FIN DU IV^e SIÈCLE : LE MODÈLE ATHÉNIEN ?

À la fin du iv^e siècle, Rome était devenue la principale puissance régionale en Italie. Elle a réussi à mettre un terme aux conflits politiques internes opposant les patriciens et les plébéiens et la réorganisation de ses institutions politiques donna naissance à une nouvelle classe dirigeante, fortement imprégnée de culture aristocratique hellénique, la *nobilitas* patricio-plébéienne⁵⁰. Sa réorganisation institutionnelle et militaire lui permit d'entamer un long processus de conquête

(43) Stesich., fr. 28 Page (*ap. IG*, XIV, 1284). SADURSKA 1964, p. 24-37; DEBIASI 2004, p. 161-177; SQUIRE 2011.

(44) Hésiod., dans *P. Oxy.*, XI, 1358, fr. 2, 6 : ἑσπε<ρί>ην. Voir MAVROGIANNIS 2003, p. 42-43.

(45) DAEBRITZ 1912; WEHRLI 1953; GOTTSCHALK 1980; KRÄMER 2004, p. 67-80; TSANTSANOGLIOU 2014, p. 353-354.

(46) Iambl., *vit. Pyth.*, 90-93.

(47) DAEBRITZ 1912, col. 476; BRIQUEL 1997, p. 44.

(48) Aristox., fr. 17 Wehrli (*ap. Porph., vit. Pythag.*, 22; cf. Iambl., *vit. Pythag.*, 241; Diog. L., VIII, 14) : voir *infra* n. 61; Epicharm., fr. 295 Kaibel, CGF I, 1 (*ap. Plut., Num.*, 8, 17); Cic., *Tusc.*, IV, 2; Iambl., *vit. Pythag.*, 152. Voir notamment MELE 1981; HUMM 2005, p. 541-600; Id. 2017; Russo 2007, p. 31-76.

(49) STOUDEUR 2011, p. 372-376; cf. FRASCHETTI 1991, p. 94.

(50) HÖLKESKAMP 2011; HUMM 2005, p. 122-131; Id. 2007; Id. 2015, p. 345-353.

impérialiste, qui avait déjà commencé avec la prise de Véies, au début du IV^e siècle, mais qui reprit de plus belle lorsque les séquelles de la défaite gauloise eurent été surmontées: en 338, Rome soumet le Latium et commence à prendre pied en Campanie (annexion de Capoue en 343, alliance avec Naples en 326, traité avec Tarente en 301)⁵¹. Sa classe dirigeante, la « noblesse » patricio-plébéienne, emprunte alors une partie de ses idées politiques au pythagorisme magno-grec contemporain et veut présenter Rome, sur la scène diplomatique italienne, comme une « cité grecque »: l'hellénisme de Rome permet alors à sa classe dirigeante de justifier et de légitimer les prétentions diplomatiques et politiques de Rome en Italie du Sud, c'est-à-dire en Grande Grèce⁵². C'est en effet parce que Rome se présente comme une « cité grecque », et non pas une cité barbare, qu'elle se sent le droit d'intervenir en Campanie et en Grande Grèce, de tenir tête à Tarente et de jouer le rôle de *prostatès* auprès d'un certain nombre de cités grecques d'Italie du Sud (Naples, Thurioi...): le philhellénisme est en quelque sorte consubstantiel à l'impérialisme romain, et il est pour ainsi dire né avec lui⁵³. C'est dans ce contexte que doivent se comprendre toute une série de références au modèle grec, et en particulier au modèle athénien.

La classe dirigeante romaine s'est efforcée de présenter Rome comme une « cité grecque », aussi bien dans l'organisation urbanistique de son centre monumental, dans son discours diplomatique, dans les mythes de fondation dont elle s'est alors dotée ou qu'elle a développés (les légendes troyenne et romuléenne), et dans le monnayage des premières séries de didrachmes dits « romano-campaniens » frappés sur l'étalon monétaire de Naples et destinés à circuler en Campanie et en Italie méridionale⁵⁴. Au début du III^e siècle, la construction du temple *Victoria* sur le Palatin (294 av. J.-C.), auquel conduisait le *clivus Victoriae*, donna lieu à un réaménagement de toute la zone suivant un modèle inspiré des Propylées de l'Acropole d'Athènes et du temple d'Athéna Nikè⁵⁵. Mais surtout, d'après Pline et Plutarque, des statues de Pythagore et d'Alcibiade ont été érigées « dans les cornes du Comitium » au temps des guerres samnites, après consultation de l'oracle de Delphes (probablement autour de 300 av. J.-C.)⁵⁶. Si la statue de Pythagore, censée représenter la « sagesse », peut s'expliquer par le pythagorisme de la classe dirigeante romaine de la fin du IV^e siècle, la statue d'Alcibiade, censée incarner la bravoure militaire, peut à première vue paraître plus étonnante et le choix restait difficile à comprendre pour Pline... Cette association renvoyait en fait à des représentations idéologiques et à des réalités politiques de la fin du IV^e siècle que des Romains d'une époque de plusieurs siècles postérieure ne pouvaient plus comprendre: cela constitue d'ailleurs un indice très fort en faveur de l'authenticité de l'information transmise par

(51) BRIQUEL 2000; BRIQUEL & BRIZZI 2000; cf. STOUDEUR 2015.

(52) HUMM 2007; Id. 2017; STOUDEUR 2011, p. 321-421.

(53) Cf. VEYNE 1979; FERRARY 1988; HÖLSCHER 1990; STEK 2014.

(54) *RRC* 13/1; 15/1; 20/1; 22/1. CASTAGNOLI 1974; HÖLSCHER 1978; STOUDEUR 2011, p. 321-421.

(55) WISEMAN 1981; Id. 1995, p. 4.

(56) Plin., *NH*, XXXIV, 26: *Invenio et Pythagorae et Alcibiadi in cornibus comitii positas [sc. statuas], cum bello Samniti Apollo Pythius iussisset fortissimo Graiae gentis et alteri sapientissimo simulacra celebri loco dicari. Eae steterunt donec Sulla dictator ibi curiam faceret. Mirumque est illos patres Socrati cunctis ab eodem deo sapientia praelato Pythagoran praetulisse aut tot aliis virtute Alcibiaden et quemquam utroque Themistocli* (« Je trouve que [les statues] de Pythagore et d'Alcibiade ont été placées sur les "cornes" du Comitium quand, au cours de la guerre samnite, Apollon Pythien ordonna que des effigies soient dédiées en un endroit très fréquenté, l'une à l'homme le plus courageux, et l'autre au plus sage de la nation grecque. Ces statues restèrent en place jusqu'à ce que le dictateur Sylla y fit construire la Curie. Il est surprenant que les sénateurs de cette époque aient préféré Pythagore à Socrate, que le même dieu avait préféré pour sa sagesse à tous les autres hommes; ou Alcibiade à tant d'autres, pour le courage, et qu'ils aient préféré quelqu'un à Thémistocle pour ces deux qualités. »). Plut., *Num.*, 8, 20: *Αὐτοὶ δ' ἀκηκόαμεν πολλῶν ἐν Ῥώμῃ διεξιόντων ὅτι χρησιμοῦ ποτε Ῥωμαίοις γενομένου τὸν φρονιμώτατον καὶ τὸν ἀνδρειότατον Ἑλλήνων ἰδρύσασθαι παρ' αὐτοῖς, ἔστησαν ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς εἰκόνας χαλκᾶς δύο, τὴν μὲν Ἀλκιβιάδου, τὴν δὲ Πυθαγόρου* (« Et nous-mêmes, nous avons entendu à Rome beaucoup de gens raconter qu'un oracle ayant autrefois prescrit aux Romains de placer chez eux le plus avisé et le plus courageux des Grecs ils érigèrent sur le Forum deux statues de bronze, celle d'Alcibiade et celle de Pythagore. »).

Pline et par Plutarque. Autrement dit, les sénateurs romains ont dû choisir d'honorer Pythagore et Alcibiade parce que ces personnages, et les valeurs qu'ils représentaient avaient un sens dans le contexte du conflit dans lequel Rome était alors engagée⁵⁷.

L'installation de ces statues dans les « cornes du Comitium », c'est-à-dire au point de jonction des *tribunalia* avec le bâtiment de la Curie, faisait d'ailleurs partie d'une nouvelle organisation architecturale du Comitium, qui emprunta alors une forme circulaire sur le modèle de certains *ecclésiastéria* de Grande Grèce et de Sicile⁵⁸. En face d'elles, une plateforme surélevée appelée la Graecostasis fut aménagée pour accueillir les ambassadeurs des cités étrangères (grecques) qui demandaient à être reçues par le sénat⁵⁹ : une chapelle dédiée à Concordia (*interpretatio* romaine de l'*Homonoia* pythagoricienne) y fut installée⁶⁰ et les ambassadeurs pouvaient voir, en se tournant vers la Curie, les statues de Pythagore et d'Alcibiade qui en encadraient l'entrée : nul doute que cette mise en scène avait une signification diplomatique autant que symbolique⁶¹.

Or, à l'époque des guerres samnites, la figure de Pythagore était d'abord liée à la cité de Tarente, dont Rome se posait en rivale dans le rôle de *prostatès* des cités grecques d'Italie. Tarente, la patrie d'Archytas, était alors la grande cité pythagoricienne d'Italie du Sud et jouissait de ce fait d'un prestige incontestable auprès de l'ensemble des populations grecques et non grecques d'Italie. De leur côté, les dirigeants romains s'efforçaient, depuis les débuts de la conquête de la Campanie (*editio* de Capoue en 343) et surtout depuis leur *amicitia* avec Alexandre le Molosse (en 332) et leur *foedus* avec Naples (en 326), de présenter Rome comme une *polis hellénis* afin de pouvoir jouer le rôle de protecteurs (*prostatèi*) des cités grecques d'Italie⁶². Dans ce contexte, ils devaient se montrer au moins aussi « avisés » (φρονιμώτατοι) que les dirigeants tarentins, héritiers de la science d'Archytas, et puisque l'hellénisme italien s'identifiait alors si fortement avec le pythagorisme magno-grec, il fallait que Rome se montrât au moins aussi pythagoricienne que sa rivale tarentine.

Quant au choix d'Alcibiade, une hypothèse récemment avancée l'explique par le contexte de la confrontation militaire avec les Samnites et le roi de Sparte Cléonymos⁶³. Alcibiade était en effet célèbre dans l'Antiquité non seulement pour avoir été à l'origine de l'expédition athénienne contre Syracuse, ce qui ne plaçait pas spécialement en faveur de sa renommée militaire, mais aussi pour avoir vaincu à plusieurs reprises les Spartiates pendant la guerre du Péloponnèse (à Abydos en 411

(57) STORCHI MARINO 1999, p. 146-156; HUMM 2005, p. 541-564; Id. 2017, p. 50-58; Russo 2007, p. 55-76.

(58) Dans le vocabulaire architectural du théâtre, les *cornua* désignent les extrémités de la *cavea* en arc de cercle, à leur point de jonction avec la scène (Liv., XXV, 3, 17; Vitruv., *arch.*, V, 5, 2; 6, 5; 7, 1; Plin., *NH*, XXXVI, 117; Tac., *ann.*, I, 75); l'emploi du terme par Pline indique par conséquent que le Comitium avait déjà adopté une forme circulaire au moment de l'installation de ces statues, sur le modèle des *ecclésiastéria* de Grande Grèce et de Sicile (cf. Poséidonia, Métaponte, Agrigente), à l'instar des *comitia* des colonies fondées à l'époque médio-républicaine (Alba Fucens, Cosa, Paestum): COARELLI 1986, p. 152; Id. 1992, p. 11-18 et p. 119-123; HUMM 2005, p. 611-620.

(59) Varr., *ling. Lat.*, V, 155: *sub dextra huius (sc. Curiae Hostiliae) a Comitio locus substructus, ubi nationum subsisterent legati qui ad senatum essent missi; is Graecostasis appellatus a parte, ut multa*. COARELLI 1992, p. 64-87; Id. 1995; HUMM 2005, p. 621-622.

(60) Liv., IX, 46, 6-7; Plin., *NH*, XXXIII, 19-20. COARELLI 1992, p. 87-89; FERRONI 1993; HUMM 2005, p. 584-588 et p. 622-625; Id. 2017, p. 47-61.

(61) L'*homonoia* pythagoricienne s'appliquait aussi bien aux relations entre citoyens au sein d'une même cité qu'aux relations entre cités, comme le rappelait Aristoxène de Tarente (fr.17 Wehrli [*ap. Porph., vit. Pyth.*, 22; cf. Iambl., *vit. Pythag.*, 241]): Προσῆλθον δ' αὐτῷ, ὡς φησὶν Ἀριστόξενος, καὶ Λευκανοὶ καὶ Μεσσάπιοι καὶ Πευκέτιοι καὶ Ῥωμαῖοι. ἀνεῖλεν δ' ἄρδην στάσιν οὐ μόνον ἀπὸ τῶν γνωρίμων, ἀλλὰ καὶ τῶν ἀπογόνων αὐτῶν ἄχρι πολλῶν γενεῶν καὶ καθόλου ἀπὸ τῶν ἐν Ἰταλίᾳ τε καὶ Σικελίᾳ πόλεων πασῶν πρὸς τε αὐτὰς καὶ πρὸς ἀλλήλας (« Vinrent à lui [sc. Pythagore], comme le dit Aristoxène, des Lucaniens, des Messapiens, des Peucètes et des Romains. Il fit non seulement complètement disparaître la discorde (στάσις) chez ses disciples, mais aussi parmi leurs descendants sur plusieurs générations, et d'une façon générale de toutes les cités d'Italie et de Sicile, ainsi que les unes par rapport aux autres »). Voir HUMM 2017, p. 49-59.

(62) STOUDEUR 2011, p. 322-346.

(63) Russo 2007, p. 116-135.

et à Cyzique en 410) : il représentait donc la figure du Grec (Athénien) qui avait réussi à vaincre les Spartiates. Or non seulement Tarente était une ancienne colonie lacédémonienne, mais les Tarentins firent des Samnites, dont ils s'étaient rapprochés diplomatiquement et militairement vers la fin du IV^e siècle, des quasi-Spartiates : ils firent de leurs alliés samnites qui gardaient les confins de leur territoire des « philhellènes » (φιλέλληνες) en prétendant qu'ils avaient jadis accueilli chez eux une colonie laconienne et que, pour cette raison, certains d'entre eux étaient appelés « Pitanates » (habitants de Pitanè, un faubourg de Sparte)⁶⁴. Cette « hellénisation » mythique de l'origine des Samnites (pour ainsi dire leur « spartianisation ») permettait à Tarente de légitimer son alliance avec ces barbares. Enfin, le choix d'Alcibiade pourrait également s'expliquer par la victoire remportée par le consul M. Aemilius Paullus sur Cléonymos, roi de Sparte, appelé en Italie par Tarente vers la fin du IV^e siècle (vers 303/301 av. J.-C.), d'autant que la figure d'Alcibiade semble avoir été un modèle de vertu militaire pour les *Aemilii* de l'époque républicaine⁶⁵. Le héros athénien pouvait donc servir de modèle aux Romains engagés dans une lutte sans merci contre les Samnites et leurs alliés lacédémoniens (Tarente et Cléonymos). Bref, par le choix des statues de Pythagore et d'Alcibiade, Rome se présentait comme la rivale de la pythagoricienne Tarente et comme la protectrice des cités grecques d'Italie du Sud face à la menace que faisaient peser sur elles les Samnites, assimilés à des sortes de Spartiates par la propagande tarentine. En un mot, Rome se présentait alors comme une cité plus grecque que sa rivale Tarente, et le modèle athénien lui permettait de surclasser le laconisme tarentin.

On peut dès lors se demander si l'information recueillie par Héraclide du Pont et qui lui venait d'Occident, qui disait que Rome, une « cité grecque », avait été prise par les Hyperboréens, ne proviendrait pas de la propagande diplomatique romaine. Un exemple d'utilisation diplomatique de ce genre de rhétorique se trouve dans un célèbre passage de Justin qui énumère les « cités grecques » que les menées impérialistes de Denys l'Ancien auraient menacées en Italie : les différentes cités étrusques, ombriennes, latines, campaniennes, samnites, etc., y sont définies comme des *urbes Graecae*, c'est-à-dire des « cités grecques » (πόλεις Ἑλληνίδες), parce que leurs différents fondateurs auraient été grecs ou troyens, et que, dans bien des cas, elles auraient encore conservé des « coutumes grecques »⁶⁶. Le passage de Justin semble remonter à une source grecque du IV^e siècle qui dénonçait

(64) Strab., V, 4, 12 (C 249) (probablement d'après Timée) ; cf. Iust., XXIII, 1, 7. Entre 320 et 300 av. J.-C. furent frappées dans le Samnium de petites oboles en argent, de poids campanien (mais selon un type monétaire d'origine tarentine), portant la légende ΠΙΤΑΝΑΤΑΝ ΠΕΡΙΠΟΛΩΝ (en dialecte dorien) qui faisait allusion au bataillon de Pitanè dans l'armée lacédémonienne, et donc à la prétendue origine spartiate des Samnites : RUTTER 2001, n° 445. Voir HUMM 2017, p. 56 et n. 121.

(65) Diod., XX, 104-105 ; Liv., X, 2, 1-3 ; cf. Flor., I, 24, 12-14 (II, 8, 12-14). Voir BRACCESI 1990, p. 5-12 ; URSO 1998, p. 69-111 ; STOUDEUR 2011, p. 404-408.

(66) Iustin., XX, 1, 1-2, 1 : *Dionysius e Sicilia Karthaginiensibus pulsus occupatoque totius insulae imperio grave otium regno suo periculosamque desidiam tanti exercitus ratus, copias in Italiam traiecit, simul ut et militum vires continuo labore acuerentur et regni fines proferrentur. Prima illi militia adversus Graecos, qui proxima Italici maris litora tenebant, fuit; quibus devictis finitimos quosque adgreditur omnesque Graeci nominis Italiam possidentes hostes sibi destinavit; quae gentes non partem, sed universam ferme Italiam ea tempestate occupaverant. Denique multae urbes adhuc post tantam vetustatem vestigia Graeci moris ostentant. Namque Tuscorum populi, qui oram Inferi maris possident, a Lydia venerunt, et Venetos, quos incolae Superi maris videmus, capta et expugnata Troia Antenore duce misit, Adria quoque Illyrico mari proxima, quae et Adriatico mari nomen dedit, Graeca urbs est; Arpos Diomedes exciso Ilio naufragio in ea loca delatus condidit. Sed et Pisae in Liguribus Graecos auctores habent; et in Tuscis Tarquinii a Thessalis, et Spina in Umbris; Perusini quoque originem ab Achaëis ducunt. Quid Caeren urbem dicam? Quid Latinos populos, qui ab Aenea conditi videntur? Iam Falisci, Nolani, Abellani nonne Chalcidensium coloni sunt? Quid tractus omnis Campaniae? Quid Bruttii Sabinique? Quid Samnites? Quid Tarentini, quos Lacedaemone profectos spuriosque vocatos accipimus? Thurinorum urbem condidisse Philocteten ferunt; ibique adhuc monumentum eius visitur, et Hercules sagittae in Apollinis templo, quae fatum Troiae fuere. Metapontini quoque in templo Minervae ferramenta, quibus Epeos, a quo conditi sunt, equum Troianum fabricavit, ostentant. Propter quod omnis illa pars Italiae Maior Graecia appellata est.* (« Après avoir chassé les Carthaginois de Sicile et s'être emparé de toute l'île,

les menées impérialistes de Denys en Italie : celui-ci était accusé de vouloir s'emparer de l'ensemble de la péninsule et de s'attaquer ainsi à l'hellénisme⁶⁷ ; les différents peuples et cités sont énumérés du nord au sud en évoquant à chaque fois leur prétendue origine « grecque », afin de pouvoir mieux dénoncer les agissements de Denys, présenté comme un adversaire de l'hellénisme⁶⁸. Se faire passer pour une « cité grecque » menacée par un envahisseur barbare faisait donc partie de la rhétorique diplomatique du IV^e siècle, particulièrement en Italie, et il est assez logique de penser que les autorités publiques romaines, qui se sont alors efforcées de créer un nouveau cadre architectural d'inspiration hellénique pour leur diplomatie, tout en empruntant les pratiques diplomatiques du monde grec⁶⁹, aient pu exploiter la même rhétorique diplomatique. Il est par conséquent tout à fait possible que Fabius Pictor, lorsqu'il donna une forme littéraire à l'épisode de la prise de Rome par les Gaulois en s'inspirant du récit d'Hérodote sur la prise d'Athènes par les Perses, ait exploité et développé une thématique déjà imaginée par la diplomatie romaine du IV^e siècle pour effacer ou atténuer la honte de la défaite romaine grâce à l'exemple athénien.

Michel HUMM
 Université de Strasbourg,
 UMR 7044 Archimède
 michel.humm@unistra.fr

Denys, ayant pensé que la quiétude était fâcheuse pour son règne et que le manque d'occupation d'une si grande armée était dangereux, fit passer ses troupes en Italie afin que les forces des soldats s'aiguisent par l'effort et que, en même temps, les frontières du royaume s'étendent. Sa première campagne fut contre les Grecs qui occupaient les rivages tout proches de la mer d'Italie; après les avoir vaincus, il s'attaque à des peuples voisins et il s'offre comme ennemis tous ceux, de nom grec, qui possédaient l'Italie; ces peuples avaient occupé à l'époque à peu près toute l'Italie, et non une partie. Finalement, après une si grande ancienneté, beaucoup de villes montrent encore des traces de coutumes grecques. Et en effet, les peuples des Étrusques, qui possèdent le littoral de la mer Inférieure, vinrent de Lydie, et Troie, prise et vaincue, envoya sous les ordres du général Anténor, les Vénètes que nous voyons installés près de la mer Supérieure, et Adria pour sa part, toute proche de la mer d'Illyrie, qui a donné aussi son nom à la mer Adriatique, est une ville grecque; après la chute de Troie, Diomède fonda Arpi sur le lieu où il avait été déposé par un naufrage. Mais Pise en Ligurie, également, a des fondateurs grecs, ainsi que Tarquinia en Étrurie, fondée par les Thessaliens, et Spina en Ombrie; les gens de Pérouse, quant à eux, tirent leur origine des Achéens. Que dirais-je de la ville de Caeré? Que dirais-je des peuples latins qui apparaissent fondés par Énée? D'autre part, les Falisques, les gens de Nole, ceux d'Abella, ne sont-ils pas des colons des Chalcidiens? Qu'en est-il de l'étendue de toute la Campanie? Qu'en est-il des Bruttians et des Sabins? Qu'en est-il des Samnites? Qu'en est-il des Tarentins dont nous savons qu'ils étaient partis de Lacédémone et avaient été appelés "bâtards"? On dit que Philoctète a fondé la ville des Thurini, et on vient encore là voir son tombeau et, dans le temple d'Apollon, les flèches d'Hercule qui marquèrent le destin de Troie. Les gens de Métaponte, quant à eux, ont l'habitude de montrer dans le temple de Minerve les outils avec lesquels Épéios, leur fondateur, fabriqua le cheval de Troie. À cause de cela, toute cette partie de l'Italie a été appelée Grande Grèce.» [trad. M.-P. Arnaud-Lindet]. Le rapprochement entre le fragment d'Héraclide du Pont et le passage de Justin a déjà été proposé par FRASCHETTI 1991, p. 91-93; sur la construction d'une identité culturelle grecque à partir de récits sur les origines mythiques des peuples et des cités, cf. BICKERMAN 1952.

(67) Cette source pourrait être Théopompe, éventuellement par l'intermédiaire de Timée: SORDI 1960, p. 65, n. 2 (Théopompe); BRIQUEL 1984, p. 193-196 (Théopompe); MUSTI 1994 (1984), p. 203-205 (probablement Théopompe par l'intermédiaire de Timée); VATTUONE 2000; Id. 2015, p. 59-60 (Théopompe).

(68) FRASCHETTI 1991, p. 91-93; BRIQUEL 1997, p. 23-26.

(69) Sur la création d'un nouvel espace de réception et de représentation pour la diplomatie à Rome, voir STOUDEUR 2011, p. 581-608.

Bibliographie

- Bearzot, C., 2002, « Filisto di Siracusa », dans R. Vattuone (éd.), *Storici greci d'Occidente*, Bologne, p. 91-136.
- Bickerman, E. J., 1952, « *Origines gentium* », *CPh*, 47, p. 65-81 (= Id., *Religions and Politics in the Hellenistic and Roman Periods*, Côme, 1985, p. 399-417).
- Braccesi, L., 1990, *L'avventura di Cleonimo. Venezia prima di Venezia*, Padoue.
- Briquel, D., 1984, *Les Pélasges en Italie. Recherches sur l'histoire de la légende* (BEFAR 252), Rome.
- , 1997, *Le regard des autres. Les origines de Rome vues par ses ennemis (début du IV^e siècle-début du I^{er} siècle av. J.-C.)*, Besançon.
- , 2000, « Le tournant du IV^e siècle », dans F. Hinard (éd.), *Histoire romaine*, tome I, *Des origines à Auguste*, Paris, p. 203-243.
- , 2008, *La prise de Rome par les Gaulois. Lecture mythique d'un événement historique*, Paris.
- , 2016, « Les *Etruscae litterae* avant les *Graecae litterae*: les Étrusques ont-ils eu une influence sur la formation de l'historiographie romaine ? », dans Mineo 2016a, p. 29-54.
- Briquel D. & Brizzi G., 2000, « La marche vers le sud », dans F. Hinard (éd.), *Histoire romaine*, Tome I, *Des origines à Auguste*, Paris, p. 245-292.
- Bruun, Ch., 2000, « "What every man in the street used to know": M. Furius Camillus, Italic legends and Roman historiography », dans Ch. Bruun (éd.), *The Roman Middle Republic. Politics, Religion, and Historiography, c. 400-133 B.C.*, *Acta IRF*, 23, Rome, p. 41-68.
- Caire, E., 2016, « Du *surgeon d'Érechthée* au *lituus* de Romulus », dans Mineo 2016a, p. 111-126.
- Castagnoli, F., 1956, *Ippodamo di Mileto e l'urbanistica a pianta ortogonale*, Rome.
- , 1974, « Topografia e urbanistica di Roma nel IV secolo a.C. », *StudRom*, 22, p. 425-443 (= Id., *Topografia antica. Un metodo di studio*, I, Roma, 1993, Rome, p. 215-237).
- , 1979, « Aspetti urbanistici di Roma e del Lazio in età arcaica », dans *150 Jahre deutsches archäologisches Institut, 1829-1979*, Mayence, p. 133-142 (= Id., *Topografia antica. Un metodo di studio*, II, Italia, 1993, Rome, p. 689-702).
- Chassignet, M., 2004, *L'annalistique romaine*, tome III, *L'annalistique récente. L'autobiographie politique (fragments)* (CUF), Paris.
- Coarelli, F., 1978, « La stratigrafia del Comizio e l'incendio gallico », dans *I Galli e l'Italia* [catalogue d'exposition, Soprintendenza Archeologica di Roma], Rome.
- , [1983] 1986, *Il Foro romano*, I, *Periodo arcaico*, Rome.
- , [1985] 1992, *Il Foro Romano*, II, *Periodo repubblicano e augusteo*, Rome.
- , 1995, s.v. « Graecostasis », dans M. Steinby (éd.), *Lexicon Topographicum Urbis Romae* [= *LTUR*], II (D-G), Rome, p. 373.
- Coudry, M., 2001, « Camille: construction et fluctuations de la figure d'un grand homme », dans Coudry, M. et Späth, Th. (éd.), *L'invention des grands hommes de la Rome antique. Die Konstruktion der großen Männer Altroms (Actes du Colloque du Collegium Beatus Rhenanus, Augst, 16-18 septembre 1999)*, Paris, p. 47-81.
- Daebritz, R., 1912, s.v. « Herakleides (45) », dans *RE*, VIII, 1, col. 472-484.
- Debiasi, A., 2004, *L'epica perduta. Eumelo, il Ciclo, l'occidente* (*Hesperia*, 20), Rome.
- Delfino, A., 2014, *Forum Iulium. L'area del Foro di Cesare alla luce delle campagne di scavo 2005-2008. Le fasi arcaica, repubblicana e cesariano-augustea*, Oxford (British Archaeological Reports, International series 2607).
- Ferrary, J.-L., 1988, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate* (BEFAR 271), Rome.
- Ferroni, A. M., 1993, s.v. « Concordia, aedícula », dans *LTUR*, I (A-C), Rome, p. 320-321.
- Forsythe, G., 2005, *A Critical History of Early Rome*, Berkeley, Los Angeles, Londres.

- Forsythe, G., 2007, « Claudius Quadrigarius and Livy's Second Pentad », dans J. Marincola (éd.), *A companion to Greek and Roman historiography*, Malden (Mass.), Oxford, Victoria, p. 391-396.
- Fraschetti, A., 1991, « Eraclide Pontico e Roma "città greca" », dans A. C. Cassio et D. Musti (éd.), *Tra Sicilia e Magna Grecia. Aspetti di interazione culturale nel IV sec. a. C., Atti del Convegno, Napoli, 19-20 marzo 1987 (AION (filol), XI, 1989)*, Pise-Rome, p. 81-95.
- Fromentin, V., 1998, *Denys d'Halicarnasse, Antiquités romaines, tome I, Introduction générale et Livre I (CUF)*, Paris.
- Gottschalk, H. B., 1980, *Heraclides of Pontus*, Oxford.
- Hölkeskamp, K.-J., 2011 (1987), *Die Entstehung der Nobilität. Studien zur sozialen und politischen Geschichte der römischen Republik im 4. Jhd v. Chr., 2. erweiterte Auflage*, Stuttgart.
- Hölscher, T., 1978, « Die Anfänge römischer Repräsentationskunst », *MDAI(R)*, 85, p. 315-357 (=Id., *Monumenti statali e pubblico*, Rome, 1994, p. 17-51).
- , 1990, « Römische Nobiles und hellenistische Herrscher », dans *Akten des XIII. Internationalen Kongresses für klassische Archäologie (Berlin 1988)*, Mayence, p. 73-84.
- Hubaux, J., 1958, *Rome et Véies. Recherches sur la chronologie légendaire du Moyen Âge romain*, avec la collaboration de Jeanne Hubaux, Paris.
- Humm, M., 2005, *Appius Claudius Caecus. La République accomplie (BEFAR 322)*, Rome.
- , 2007, « *Forma virtutei parisuma fuit*: les valeurs helléniques de l'aristocratie romaine à l'époque (médio-) républicaine (IV^e-III^e siècles) », dans H.-L. Fernoux & Ch. Stein (éd.), *Aristocratie antique. Modèles et exemplarité sociale*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, p. 101-126.
- , 2010, « Le concept d'Italie: des premiers colons grecs à la réorganisation augustéenne », dans A. Colombo, S. Pittia & M. T. Schettino (éd.), *Mémoires d'Italie. Identités, représentations, enjeux (Antiquité et Classicisme). À l'occasion du 150^e anniversaire de l'Unité italienne (1861-2011)*, Biblioteca di Athenaeum, 56, Côme, New Press edizioni, p. 36-66.
- , 2013, « Aristotele et les Romains: entre hellénisme et barbarie, une vision grecque de Rome du IV^e siècle avant J.-C. », dans Y. Lehman (éd.), *Aristoteles Romanus. La réception de la science aristotélicienne dans l'Empire gréco-romain*, Turnhout, p. 425-462.
- , 2015, « From 390 to Sentinum: political and ideological aspects », dans B. Mineo (éd.), *A Companion to Livy*, Malden (MA), Oxford, Victoria, p. 342-366.
- , 2016, « Timée de Tauromenium et la "découverte de Rome" par l'historiographie grecque des IV^e et III^e siècles », dans Mineo 2016a, p. 87-110.
- , 2017, « La philosophie grecque et les réformes d'Appius Claudius Caecus », dans P. Vesperini (éd.), *Philosophari. Usages romains des savoirs grecs sous la République et sous l'Empire. Actes des colloques de l'École française de Rome (8-9 octobre 2010, 17-18 novembre 2011)*, Paris, p. 13-75.
- Jacoby, F., 1962, *Die Fragmente der Griechischen Historiker*, II B, *Kommentar zu Nr. 106-261*, Leiden.
- Krämer, H. J., 2004, « Die Ältere Akademie », dans H. Flashar (éd.), *Grundriss der Geschichte der Philosophie. Die Philosophie der Antike*, Bd. 3, 2^e éd., Bâle, p. 1-165.
- Mavrogiannis, Th., 2003, *Aeneas und Euander: mythische Vergangenheit und Politik im Rom vom 6. Jh. v. Chr. bis zur Zeit des Augustus*, Naples.
- Mazzarino, S., 1966, *Il pensiero storico classico*, II, 1, Bari.
- Mele, A., 1981, « Il pitagorismo e le popolazioni anelleniche d'Italia », *AION (Arch. e stor. ant.)*, 3, p. 61-96.
- Mineo, B., 2003, « Camille, *Dux fatalis* », dans G. Lachenaud (éd.), *Grecs et Romains aux prises avec l'histoire*, Rennes, p. 159-175.
- , 2006, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris.
- , (éd.), 2016a, *Les premiers temps de Rome, VI^e-III^e siècle av. J.-C. La fabrique d'une histoire. Actes du colloque des 5 et 6 juin 2014*, Université de Nantes, Rennes.

- Mineo, B., 2016b, «Archéologie du récit livien de la prise de Rome par les Gaulois», dans Mineo 2016a, p. 165-202.
- Momigliano, A., 1960, «Linee per una valutazione di Fabio Pittore», *RAL*, sér. 8, 15, p. 310-320 (= *Terzo contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, Rome, 1966, p. 55-68 = *Storia e storiografia antica*, Bologne, 1987, p. 275-288).
- Musti, D., 1988, «I Greci e l'Italia», dans A. Momigliano & A. Schiavone (éd.), *Storia di Roma*, I, *Roma in Italia*, Turin, p. 39-51.
- , 1994, «Una città simile a Troia. Città troiane da Siri a Lavinio», dans *Strabone e la Magna Grecia. Città e popoli dell'Italia antica*, Padoue, p. 95-122 (= *Id.*, *ArchClass*, 33, 1981, p. 1-26).
- Ogilvie, R. M., 1965, *A Commentary on Livy, Books I-V*, Oxford.
- Pais, E., 1918, *Storia critica di Roma durante i primi cinque secoli*, vol. III, *L'invasione Gallica e il trionfo della plebe. La supremazia romana nel Lazio e nella Campania*, Rome.
- Richard, J.-C., 1990, «Historiographie et histoire: L'expédition des *Fabii* à la Crémère», dans W. Eder (éd.), *Staat und Staatlichkeit in der frühen römischen Republik*, Akten eines Symposiums (12-13 Juli 1988, Freie Universität Berlin), Stuttgart, p. 174-199.
- Richardson, J. H., 2012, *The Fabii and the Gauls. Studies in historical thought and historiography in Republican Rome*, Stuttgart.
- Russo, F., 2007, *Pitagorismo e spartanità. Elementi politico-culturali tra Taranto, Roma ed i Sanniti alla fine del IV sec. a.C.*, Campobasso.
- Rutter, N. K. (éd.), 2001, *Historia Numorum: Italy*, Londres.
- Sadurska, A., 1964, *Les Tables Iliques*, Varsovie.
- Sordi, M., 1960, *I rapporti romano-etruschi e l'origine della civitas sine suffragio*, Rome.
- , 1972, «L'idea di crisi e di rinnovamento nella concezione etrusco-italica della storia», dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, I, 2, Berlin – New York, p. 781-793.
- Späth, Th., 2001, «Erzählt, erfunden: Camillus literarische Konstruktion und soziale Normen», dans Coudry & Späth 2001, p. 341-412.
- Squire, M., 2011, *The Iliad in a Nutshell: Visualizing Epic on the Tabulae Iliacae*, Oxford – New York.
- Stek, T. D., 2014, «Roman imperialism, globalization and Romanization in early Roman Italy. Research questions in archaeology and ancient history», *Archaeological Dialogues*, 21-1, p. 30-40.
- Storchi, M. A., 1999, *Numa e Pitagora, Sapientia constituendae civitatis*, Naples.
- Stouder, G., 2011, *La diplomatie romaine: histoire et représentations (396-264 avant J.-C.)*, thèse de Doctorat, Université d'Aix-Marseille.
- , 2015, «From 390 to Sentinum: Diplomatic and Military Livian History», dans B. Mineo (éd.), *A Companion to Livy*, Malden (MA) – Oxford – Victoria, p. 329-341.
- Täubler, E., 1912, «Camillus and Sulla. Zur Entstehung der Camilluslegende», *Klio*, 12, p. 219-233.
- Timpe, D., 1972, «Fabius Pictor und die Anfänge der römischen Historiographie», dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, I, 2, Berlin – New York, p. 928-969.
- Tsantsanoglou, K., 2014, «Philosophie», dans B. Zimmermann & A. Rengakos (éd.), *Handbuch der griechischen Literatur der Antike*, Bd. 2: *Die Literatur der klassischen und hellenistischen Zeit*, p. 279-452.
- Ungern-Sternberg, J. v., [2001] 2006, «M. Furius Camillus – ein zweiter Romulus?», dans J. von Ungern-Sternberg, *Römische Studien. Geschichtsbewusstsein, Zeitalter der Gracchen, Krise der Republik* (Beiträge zur Altertumskunde, 20), Munich – Leipzig, 2006, p. 51-59 (= *Id.*, dans Coudry & Späth 2001, p. 289-297).
- Urso, G., 1998, *Taranto e gli xenikoi strategoi (Studi pubblicati dall'Istituto italiano per la storia antica, 66)*, Rome.
- Vanotti, G., 1999, «*Roma polis Hellenis, Roma polis Tyrrhenis*. Riflessioni sul tema», *MEFRA*, 111, 1, p. 217-255.

- Vattuone, R., 2000, « Teopompo e l'Adriatico: ricerche sui frammenti del libro XXI delle Filippiche (FF 128-136 Jacoby) », dans L. Braccisi (éd.), *Studi sulla grecità d'Occidente (Hesperia, 10)*, Rome, p. 11-38.
- , 2015, « Giustino e l'Occidente greco, II: iv-v secolo a.C. », dans C. Bearzot & F. Landucci (éd.), *Studi sull'Epitome di Giustino*, vol. II: *Da Alessandro Magno a Filippo V di Macedonia*, Milan, p. 55-67.
- Veyne, P., 1979, « L'hellénisation de Rome et la problématique des acculturations », *Diogenè*, 106, p. 3-29.
- Wehrli, F., 1953, *Die Schule des Aristoteles*, Bd 7: *Herakleides Pontikos*, Bâle.
- Wiseman, T. P., 1981, « The Temple of Victory on the Palatine », *AntJ*, 61, p. 35-52.
- , 1995, « The God of the Lupercal », *JRS*, 85, 1995, p. 1-22.